

BEER, Jeanette (Ed.) (1989): *Medieval Translators and their Craft*. "Studies in Medieval Culture", XXV. Medieval Institute Publications, Western Michigan University, Kalamazoo, 428 p.

Jean Delisle

Volume 36, Number 2-3, juin 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002520ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002520ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delisle, J. (1991). Review of [BEER, Jeanette (Ed.) (1989): *Medieval Translators and their Craft*. "Studies in Medieval Culture", XXV. Medieval Institute Publications, Western Michigan University, Kalamazoo, 428 p.] *Meta*, 36(2-3), 511–514. <https://doi.org/10.7202/002520ar>

Comptes rendus

- BEER, Jeanette (Ed.) (1989): *Medieval Translators and their Craft*. "Studies in Medieval Culture", XXV. Medieval Institute Publications, Western Michigan University, Kalamazoo, 428 p.

Les trois dernières années (1988, 1989 et 1990) nous ont apporté une riche moisson d'ouvrages de qualité consacrés à l'histoire de la traduction. Cette manne est-elle due aux seuls hasards de l'édition ou témoigne-t-elle d'un intérêt grandissant pour ce domaine ? Rappelons la parution de quelques titres : *Traducteurs d'autrefois. Moyen Âge et Renaissance* [1988], de Paul Chavy (monumental *Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français (842-1600)*); *Practising Translation in Renaissance France : the Example of Etienne Dolet* [1988], de Valerie Worth; *Traduction et traducteurs au Moyen Âge* [1989], textes d'un colloque international du CNRS réunis

par Geneviève Contamine; *The Medieval Translator. The Theory and Practice of Translation in the Middle Ages* [1989], actes d'un colloque tenu à University of Wales et publiés par Roger Ellis; *Interpretatio: Language and Translation from Cicero to Tytler* [1989], de Frederick M. Renner; *Translation, History and Culture* [1990], de Susan Bassnett et André Lefevere; *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)* [1990], de Lieven D'Hulst.

À ces sept titres s'ajoute l'ouvrage de Jeanette Beer, *Medieval Translators and their Craft*. Il s'agit d'un choix de communications présentées au congrès international d'Études médiévales qui se tient annuellement à la Western Michigan University (Kalamazoo). Précisons d'emblée que les quinze textes composant ce recueil sont des études très spécialisées qui s'adressent à un cercle restreint de philologues et de médiévistes érudits.

Au-delà des savantes considérations sur les textes anciens eux-mêmes — valeur des sources originales, nombre et pertinence des interpolations, stratégies de traduction mises en œuvre par les traducteurs-compileurs pour vaincre les obstacles lexicaux, etc. — il se dégage de cet ouvrage dense un portrait fidèle du traducteur du Moyen Âge. Dans la présente recension, nous voudrions insister sur quelques aspects qui nous semblent importants du point de vue de l'histoire générale de la traduction et, en particulier, du rôle joué par le traducteur à cette époque.

Le Moyen Âge est sans doute la période de l'histoire qui permet le mieux de faire ressortir le rôle didactique du traducteur, de montrer que le traducteur est à sa manière un vulgarisateur, un pédagogue. «Inevitably the function of servicing an unlettered public implied at first a degree of didacticism, and the conception of translation as a teaching activity was never more apt. In the fullest sense the medieval translator was master of the author.» (p. 1). Le traducteur de cette époque se reconnaît le droit de modifier à sa guise le texte de l'auteur traduit car, à ses yeux, c'est le destinataire, son futur lecteur, qui est souverain, son véritable «maître». C'est lui, au bout du compte, qui lui dicte indirectement ses choix, ses techniques. «No period has been less servile to the literalities of a text, because the authority of that text was not recognized as absolute.» (p. 4).

Comme on pouvait s'y attendre, l'ouvrage renferme de multiples exemples de cas où les structures synthétiques du latin posaient d'énormes difficultés aux traducteurs qui tentaient de reformuler les textes dans le moule encore imprécis des langues romanes, plus analytiques. Cette différence intrinsèque entre LA et LD annihilait toute possibilité de traduction littérale. On ne saurait guère chercher de correspondances absolues au niveau des phrases avant la fin du Moyen Âge. C'est pour cette raison que certains théoriciens modernes refusent de reconnaître l'existence de traductions véritables avant la Renaissance.

En cela ils ont tort car, comme l'indique à juste titre Peter F. Dembowski dans son exposé, «Two Old French Recastings/Translations of Andreas Cepellanus's *De Amore*», «every work considered as translation [...] must be examined on its own merit. This examination should be carried out as free as possible from the interference of our modern concepts of translation, for certain thirteenth century works traditionally classified as translations would hardly be considered as such in later epochs. Such Old French borderline cases of the art and craft of translation are important in their own right, for they often can throw some light on the complex problems of the coexistence of Latin and vernacular cultures.» (p. 185). Plus important encore, ces cas limites, c'est-à-dire ces «traductions-compilations», qui se situent à mi-chemin entre la traduction fidèle et la composition originale, «are essential to our understanding of the long and complex process of development of the idea of translation as we know it today» (p. 185).

Peter Dembowski montre bien que les nombreuses divergences qui existent entre les modèles originaux et les traductions ne résultent pas d'un manque de moyens de la part des traducteurs qui auraient déclaré forfait devant les difficultés à vaincre, mais de

leur désir de ne pas suivre le texte original mot à mot, de leur intention avouée de remodeler leurs modèles «in order to adapt them to their own needs» (p. 191).

L'auteur dégage la notion utile de «traduction-service» et celle de «traduction-exploitation». Nous pourrions parler aussi, dans ce dernier cas, de «traduction-appropriation». Lorsqu'il fait une traduction-service, le traducteur «sert» le plus fidèlement possible l'auteur, il se met littéralement à son service et tend à s'effacer, tandis que lorsqu'il pratique la «traduction-exploitation», il se fait «remanieur» de l'œuvre originale; il s'arroge pour ainsi dire les prérogatives de l'auteur dont il s'inspire largement afin de créer une œuvre à la fois semblable et autre. La nouvelle œuvre englobe et «cache» l'œuvre originale. Le théâtre contemporain nous fournit de nombreux exemples d'adaptation-exploitation qui ne sont pas sans rappeler, par leur esprit, celles des traducteurs-compilateurs du Moyen Âge. Songeons, par exemple, au mythe d'Antigone traité par Sophocle et par Jean Anouilh: mêmes personnages, même action, mais propos divergents.

Peter Dembowski conclut: «Since medieval writing was [...] a rewriting, it is important that this rewriting could take the form of translation. [...] Such uses of translation in compilations and recastings made the reading public used to the idea of translation, preparing thus the real "service translations" [...]» (p. 205).

Deux autres communications ont particulièrement retenu notre intérêt, celles de Lys Ann Shore et de Charity Cannon Willard. La première, «A Case Study in Medieval Nonliterary Translation: Scientific Texts from Latin to French», porte sur la traduction des traités scientifiques d'astronomie et d'astrologie depuis la fin du 13^e siècle jusqu'à la fin du 15^e siècle. L'astronomie était considérée à cette époque comme la «reine des sciences». Rois et seigneurs, et notamment Charles V, dit le Sage, étaient entichés d'astronomie et d'astrologie. Ils entretenaient la conviction, comme tous les savants de l'époque depuis l'Almageste de Ptolémée, que tout phénomène terrestre trouvait sa cause et son explication dans les astres, ce qui rendait possible la prédiction de l'avenir. Ainsi, il avait été établi que les famines suivaient les éclipses lunaires. Or, comme on pouvait prédire les éclipses, il était donc possible de prédire aussi les périodes de famine. Dans son article, l'auteur présente les mécènes qui commandaient les traductions françaises ainsi que les traducteurs qui les exécutaient, dont Mahieu le Vilain, Nicolas de la Horde, Arnoul de Quinquempoix, Robert Godefroy, Pèlerin de Prusse et, bien sûr, Nicole Oresme. En conclusion, l'auteur ajoute quelques considérations concernant les techniques de traduction appliquées par ces pionniers de la traduction scientifique en français.

Charity Cannon Willard a intitulé sa communication: «Raoul de Presles's Translation of Saint Augustine's *De Civitate Dei*». On sait que Charles V, grand lecteur et ami des érudits dont il s'entourait, avait constitué une bibliothèque royale dans une tour du Louvre, tour aujourd'hui disparue. Il avait à cœur la diffusion des connaissances et souhaitait relever le niveau intellectuel des gens de sa cour. Pour y parvenir, il fit traduire de nombreuses œuvres latines d'auteurs chrétiens ou païens, en particulier celles qui traitaient de politique et des obligations morales des gouvernants. *La Cité de Dieu* de saint Augustin était un des livres favoris du roi. Charles V confia la traduction du *De Civitate Dei* au traducteur Raoul de Presles, avocat de profession et membre de la maison royale, maintes fois honoré de faveurs royales. «He had already written works which were much to the king's taste, for they undertook to show how the lessons to be learned from the past could be useful in finding solutions for contemporary problems.» (p. 330). Le traducteur Raoul de Presles, éducateur du roi, joua aussi le rôle de vulgarisateur et de pédagogue. «The aim of the translation is to simplify the elevated, complicated style of the original. The translator expresses the hope that he will be able to clarify difficulties and to explain terms which are not readily understood.» (p. 335). Cette attitude est typique de la grande majorité des traducteurs de cette période.

Medieval Translators and their Craft renferme de nombreuses autres contributions qui font voir les traducteurs à l'œuvre et qui ne manqueront pas d'intéresser les spécialistes du Moyen Âge et les historiens de la traduction. Jeanette Beer a eu l'heureuse initiative d'annexer à ces études une abondante bibliographie de 37 pages couvrant la théorie générale aussi bien que les aspects pratiques de la traduction. Malgré l'omission de quelques titres importants, cette bibliographie se révélera un bon point de départ pour les chercheurs en histoire de la traduction. Un index détaillé complète utilement l'ouvrage. Il y a lieu, enfin, de féliciter l'éditeur pour l'excellente qualité de son travail.

JEAN DELISLE